



HAL
open science

Approche critique : quelle appropriation par les SIC ?

Paola Sedda

► **To cite this version:**

Paola Sedda. Approche critique : quelle appropriation par les SIC ?. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 2017, 11, 10.4000/rfsic.3115 . hal-01710725

HAL Id: hal-01710725

<https://hal.science/hal-01710725v1>

Submitted on 16 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Approche critique : quelle appropriation par les SIC ?

Paola Sedda

MCF en SIC à l'Université de Bourgogne Franche-Comté - Membre du Laboratoire CIMEOS

RÉSUMÉ

Nées à la confluence de plusieurs disciplines, les sciences de l'information et de la communication se sont nourries des pensées critiques internationales auxquelles elles ont emprunté bon nombre de concepts. Toutefois, la genèse et la fonction critique de ces paradigmes ne sont pas systématiquement interrogées dans la discipline. En explorant les dynamiques de réappropriation des principaux courants critiques par les SIC, l'auteur contribue à animer un espace de discussion autour de la généalogie et du devenir des perspectives critiques dans l'étude de la communication.

MOTS-CLÉS

Critique sociale; Approche critique de la communication; Histoire des SIC; Théorie critique; *Cultural studies*.

ABSTRACT

Sprung up from the confluence and the interaction between different disciplines, information and communication sciences have been enriched by international critical thoughts from which they borrowed a large number of concepts. However, the genesis and the critical function of these paradigms are not always examined. By exploring the appropriation processes of the most important critical schools of thought within the discipline, the author contributes to enliven a space for discussion about the adoption of a critical perspective in communication studies.

KEY-WORDS

Social critique; Critical perspective on communication; History of information and communication sciences; Critical Theory; Cultural studies.

INTRODUCTION

Nées à la confluence de plusieurs disciplines, les sciences de l'information et de la communication (SIC) se sont nourries des pensées critiques hexagonales et internationales auxquelles ont emprunté bon nombre de concepts. En effet, des notions telles que « pratique », « dispositif » ou « industrie culturelle », devenues progressivement des épistémès, renvoient directement aux domaines de la critique sociale. Toutefois, malgré les nombreux liens entre les SIC et les pensées critiques, la reconnaissance d'une approche critique dans la discipline ne va pas de soi. Dans une contribution récente proposant un agenda de la recherche critique en communication, Fabien Granjon souligne que « l'endroit de la critique n'est ni naturel, ni réservé et s'avère peu confortable, mais le "cadavre" bouge encore et semble même montrer des signes évidents de vitalité » (Granjon 2015 : 164).

Le manque de visibilité de la genèse et de la fonction critique de certains paradigmes des SIC est peut-être dû à la jeunesse et à l'éclatement des domaines de recherche de la discipline. Pour Armand Mattelart, « l'oubli de l'histoire est un trait récurrent de la construction des savoirs des sciences de l'information et de la communication » (Mattelart 2014 : 21). Admettre l'historicité des SIC signifie donc les réinscrire dans des rapports sociaux et des phénomènes plus larges : montée en puissance des moyens de communication, construction du mythe de la société de l'information et accélération des processus d'internationalisation économiques et culturels (Mattelart 2001).

Sans aucune prétention d'exhaustivité, notre travail souhaite souligner l'originalité et la pertinence de l'approche critique dans l'étude de la communication et cela à partir du rôle qu'elle a revêtu dans la généalogie et la constitution des principaux paradigmes de la discipline. Dans un premier temps, nous proposerons une définition de l'approche critique et de la relation spécifique qui lie le chercheur critique à la production de connaissances sur la société. Dans un deuxième temps, nous parcourrons quelques-uns des grands domaines de la critique faisant partie des principaux soubassements théoriques des sciences de l'information et de la communication : la Théorie critique, les *Cultural studies* et les paradigmes de la domination de Pierre Bourdieu et de Michel Foucault. L'ensemble de ces approches ont montré une forte résistance à l'échelle du temps et ont fait l'objet d'un grand nombre de remaniements au sein du champ académique des SIC.

En privilégiant une approche historique, nous allons questionner les formes d'appropriation de ces courants de pensées par les SIC et interroger ainsi le devenir des notions critiques épousées par la discipline. L'hypothèse principale se fonde sur l'idée que les SIC entretiennent une relation complexe avec les pensées critiques qui correspond à une double dynamique d'éloignement et de réappropriation. Nées dans des contextes historiques et politiques spécifiques, celui de l'Allemagne et des États-Unis dans l'entre-deux-guerres ou encore de l'Angleterre et de la France des années 1960 et 1970, les perspectives critiques sont constamment remaniées par le biais d'opérations complexes d'internationalisation et de relocalisation. Notre synthèse, forcément sélective, du cheminement des pensées critiques dessine donc une dynamique internationale de construction de la critique sociale qui accompagne le développement des sciences de l'information et de la communication dès leur naissance.

PERSPECTIVE CRITIQUE ET COMMUNICATION : GÉNÉALOGIE D'UNE NOTION POLÉMIQUE

Depuis plusieurs années, différents travaux de synthèse en sciences de l'information et de la communication interrogent les possibilités et les conditions de développement des perspectives critiques dans l'étude de la communication. Nous pouvons mentionner à ce propos l'ouvrage intitulé *Communication et organisation, perspectives critiques* proposant de parcourir l'évolution des approches critiques dans la communication des organisations (Heller, Huët et Vidaillet) ; la récente publication canadienne portant sur les *Perspectives critiques en communication* (Rueff et Aubin) et, dans une démarche plus globale, l'ouvrage *Critique, sciences sociales et communication* (Granjon et George 2014) ainsi que les deux tomes de *Matérialismes, culture et communication* (Granjon, 2016a ; Cervulle et al.). À cela s'ajoutent plusieurs numéros de revues spécialisées dans les sciences de l'information et de la communication ayant récemment proposé un débat sur les oppositions et les formes possibles de réconciliation entre les différentes approches critiques (Maigret et Rebillard) ou une mise en regard des celles-ci à partir des productions et des interprétations de ses représentants contemporains (Fleury et Walter). Au-delà de la démonstration d'une éternelle actualité des questions liées à la critique, ces travaux ont le mérite d'actualiser les articulations entre les SIC et la critique et d'en réaffirmer la vocation internationale et interdisciplinaire.

À la suite des échanges nourris avec les chercheurs du CEMTI¹ et à l'issue du séminaire « Approches critiques et SIC »² auquel nous avons participé, nous qualifions de « critique » tout travail d'élaboration théorique visant à analyser les formes diverses de domination et de résistance sociales impliquant d'une façon prépondérante les phénomènes info-communicationnels, et cela à partir de l'hétérogénéité des dimensions, à la fois discursives, organisationnelles, socio-techniques, à travers lesquelles ils peuvent être appréhendés. En effet, pour que l'on puisse parler d'une forme de domination, le pouvoir exercé doit être rationalisé et perçu comme légitime (Weber). Ces opérations de légitimation, impliquant une acceptation et une intériorisation de la norme, nécessitent un grand investissement en moyens symboliques et communicationnels ainsi qu'une participation active des individus dans ces mêmes processus.

Par définition inachevée, la démarche critique n'est bien évidemment pas figée mais elle dépend des affiliations théoriques de chaque chercheur ainsi que de la manière dont il/elle donne un sens à son activité scientifique et conçoit sa propre fonction dans la société. Une posture critique peut en effet répondre à des impératifs et à des degrés d'engagement différents qui peuvent renvoyer à une simple logique du *dévoilement* (je donne à voir les contradictions du réel), à une volonté plus affichée de *dénonciation* (je formule un jugement sur la réalité sociale en m'appuyant sur les catégories de la critique) ou, à une démarche plus radi-

¹ Le Centre d'Étude sur les Médias, les Technologies et l'Internationalisation de l'Université Paris 8.

² Le séminaire doctoral « Approches Critiques et SIC », dirigé par Thomas Heller en 2015 à l'Université de Lille 3 avait l'objectif de nourrir une réflexion sur la diversité des démarches critiques en SIC. Le programme est consultable à la page <http://edshs.meshs.fr/formation-doctorale/formation-validee-par-les-laboratoires/les-seminaires-de-specialites/GeriicoSminairecritiquesetSIC.pdf>

cale, de *transformation* de la société (j'appuie, par le travail théorique et empirique, des forces sociales qui sont susceptibles de constituer un levier pour l'émancipation).

La logique du *dévoilement*, propre à la plupart des recherches en sciences humaines et sociales, peut correspondre à une opération de mise en visibilité d'une tension, d'une contradiction dans l'ordre social et dans la construction ou la mise en pratique des principes qu'il se donne (Boltanski). Certains travaux ont pour but de montrer ces contradictions sans adhérer à une éthique et à des principes établis en amont. D'autres exploitent les données de la recherche pour produire des jugements sur l'ordre social et l'enquêter donc dans une logique de *dénonciation*. Le propre de la critique est en effet précisément celui de se fonder sur « un travail du négatif » qui est à la fois « engagé et dénonciateur »³. Ce dernier ne s'apparente pas toutefois à une forme d'engagement partisan mais dérive d'une production scientifique nécessitant une opération de prise de distance ainsi que la mise en œuvre d'une épistémologie critique. Il s'agit donc ici de faire appel, dans la pratique de recherche, à des pensées critiques permettant de *s'engager* dans une démarche de *dénonciation* de la réalité sociale. Sous la condition d'une mise à l'épreuve empirique des catégories de la critique, le chercheur dénonce les formes de domination, d'inégalité, d'exploitation, d'aliénation ou de mépris, constitutives des modes d'organisation et de gouvernement des sociétés contemporaines.

En identifiant un écart entre le discours et les faits, entre la norme et son application (Boltanski), le travail critique de dénonciation du monde permet en même temps de se donner les moyens de le changer. L'opération de dénonciation entraîne donc naturellement la troisième dimension de la critique, la plus rare dans le monde académique, qui correspond à sa fonction de *transformation* de la société. C'est dans cet esprit qu'Armand Mattelart parle d'une dette que le chercheur peut ressentir vis-à-vis de la société : « Je ne cherche pas seulement à produire des connaissances dans un champ spécifique de savoirs sur la société, mais à contribuer à changer l'état des choses existantes » (Mattelart 2010 : 267). Bien évidemment, le changement social ne jaillit pas directement de l'activité scientifique mais il est propulsé par la recherche de voies possibles d'émancipation à partir d'une rencontre, constamment renouvelée, entre la réflexion théorique et la pratique sociale. La critique s'exprime donc tout à la fois dans les principes d'humanisation qu'elle se donne, dans les objets d'étude qu'elle élit ainsi que dans les voix, marginales, opprimées, tues, résistantes, qu'elle écoute et amplifie.

SIC ET PENSÉE CRITIQUE : ENTRE INSPIRATION ET ÉLOIGNEMENT

L'École de Francfort : critique et dépassement du capitalisme tardif

La Théorie critique, élaborée au sein de « L'Institut de recherche sociale » de Francfort, est sans doute l'une des principales matrices théoriques des SIC. Pionnière dans les analyses de la culture de masse, l'École de Francfort a animé un face-à-face-critique avec la recherche administrative de Lazarsfeld ayant revêtu un rôle central dans le processus d'institutionnalisation de la discipline.

³ Séminaire « De quoi la critique est-elle le nom ? », Séminaire de l'école doctorale Sciences sociales organisé par le CEMTI et l'UFR Culture et Communication et coordonné par Fabien Granjon, janvier-avril 2012. <http://www.univ-paris8.fr/De-quoi-la-critique-est-elle-le>

Fondée en 1923 par un cercle de penseurs juifs s'opposant au stalinisme et se distançant d'une lecture orthodoxe de Karl Marx, l'École de Francfort constitue l'espace intellectuel autour duquel a été élaborée la Théorie critique. Son projet, dont la première formulation porte la paternité de Max Horkheimer, est très ambitieux et a comme objet principal l'économie capitaliste et l'histoire du mouvement ouvrier. La Théorie critique est conçue comme l'outil de dépassement de la théorie « traditionnelle ». Dans le cadre de la théorie « traditionnelle », « le savant et sa science sont intégrés à l'appareil social, les résultats positifs du travail scientifique sont un facteur d'autoconservation et de reproduction permanente de l'ordre établi [...] » (Horkheimer : 25). La différence ne réside donc pas tant dans l'objet de la science mais plutôt dans le sujet : la Théorie critique a été formulée autour de cette vocation principale consistant à élaborer une théorie critique de la société qui accorde au sujet historique la prérogative de penser son système social.

Connue avant tout pour ses analyses de l'industrie culturelle, l'École de Francfort a accueilli en réalité une multitude de champs d'investigation et de recherche tous harmonisés par une constante : le refus du capitalisme et de sa logique de marchandisation intégrale, notamment de la culture. Horkheimer et Adorno anticipent un phénomène qu'aujourd'hui nous pouvons clairement observer : celui du rôle primordial qu'assument la culture et l'industrie culturelle dans les processus de production de la valeur et d'accumulation du profit. Le célèbre chapitre de *La dialectique de la raison* portant sur « La production industrielle de biens culturels » préserve ainsi toute son actualité et nous rappelle que : « immanquablement chaque manifestation de l'industrie culturelle reproduit les hommes tels que les a modelés cette industrie dans son ensemble » (Horkheimer et Adorno 1974 : 189). Chaque individu devient lui-même l'auteur de son propre *spectacle* et accepte de bon gré son exposition et son exploitation marchande, persuadé d'être libre. Le changement perpétuel de l'offre et des pratiques de consommation et d'appropriation de la culture donne l'illusion d'une transformation constante de la société. Cependant, ses propres fondements ne varient pas : « rien ne doit rester inchangé, tout doit continuellement fonctionner, être en mouvement. Car seul le triomphe universel du rythme de la production et de la reproduction mécanique est la garantie que rien ne changera, qu'il ne sortira rien d'inadéquat » (Horkheimer et Adorno : 199).

Les industries culturelles fonctionnent de plus en plus en réseau avec les autres secteurs productifs et adoptent une logique transnationale impliquant des asymétries (dans les modes de production et de diffusion des cultures et des biens culturels) et des nouvelles dynamiques conflictuelles (diatribes sur le droit d'auteur, le *digital labour*, la défense de la diversité et de la spécificité culturelles ...).

Les sciences de l'information et de la communication sont peut-être parmi les disciplines qui ont le plus investi l'objet de « l'industrie culturelle » en travaillant sur les contenus, les discours, les stratégies, les formes de concentration et de fonctionnement des filières et, plus récemment, sur les pratiques de consommation, circulation et réception des biens culturels et informationnels. Toutefois, d'une façon générale, la fonction critique du concept semble se diluer progressivement. Christophe Magis souligne à ce propos que, dans le déplacement épistémologique du concept francfortois d'« industrie culturelle » aux « industries culturelles », la conception critique du rapport de l'art à la société se trouve quelque peu évacuée, l'accent étant mis sur les producteurs et les diffuseurs plutôt que sur la chose produite elle-même. Il suggère alors un réinvestissement des questions d'ordre politique : le capitalisme n'est en ef-

fet pas pensable en dehors de la production et de l'adhésion à des valeurs qui sont normalement mises en avant par l'industrie (Magis : 140-141).

L'industrie culturelle devient progressivement le lieu pluriel et inclusif de la réception, de la pratique, de l'expérimentation et de l'innovation. La frontière qui séparait, au moins au niveau conceptuel, les domaines de la culture des autres domaines, semble tomber, et la culture, ses produits, ses formes de commercialisation et de consommation sont de plus en plus appréhendés comme des états de fait, que l'on peut étudier, analyser et comprendre, mais dont le principe industriel et capitaliste n'est plus vraiment remis en cause.

L'autre aspect qui semble avoir été négligé dans l'espace académique français est la dimension internationale des processus de production et de circulation des biens culturels et informationnels. Et cela alors que l'implantation des études de l'industrie culturelle en France est précisément un produit de ces mêmes processus d'internationalisation de la culture. En faisant l'impasse sur les conditions historiques et matérielles de la globalisation des flux informationnels, de nombreuses études francophones évacuent ainsi également les conditions historiques de l'émergence et du développement des sciences de l'information et de la communication. La naissance de la discipline est en effet intimement liée aux conflits internationaux et aux nouveaux équilibres géopolitiques que ceux-ci ont produits. La critique nous offre ainsi une occasion précieuse de travailler, dans une optique interdisciplinaire et internationale, à une analyse critique du capitalisme tardif, appréhendé dans son principe culturel et communicationnel, et d'en envisager le dépassement.

***Cultural studies* : de l'immatérialité de la culture et de la matérialité du pouvoir**

Au cours des années 1960, les *Cultural studies* de Birmingham donnèrent un nouveau souffle aux études des médias et de la communication. Les apports à la discipline sont encore une fois des plus importants. Le non dit francfortien sur les phénomènes de la réception est comblé par une nouvelle approche critique qui réhabilite les publics, en considère les expériences et les situations de classe, la diversité des vécus, des trajectoires et des ressources cognitives et culturelles.

Les premiers travaux des *Cultural studies* de Birmingham représentent donc un tournant important dans l'approche critique de la communication et sont à la base du changement de perspective qui a été successivement engagé dans la discipline. En effet, l'évolution des sciences de l'information et de la communication peut être lue comme le processus progressif d'affranchissement de l'acteur des paradigmes de type mécaniste. Dans les champs des SIC, l'affirmation du paradigme orienté-usager, du cadre d'analyse de la réception et des concepts de « pratique », « médiation » et « appropriation » démontre clairement cette centralité de l'humain, dans ses différentes dimensions statutaires de public, usager, récepteur ou citoyen. C'est notamment l'étude de Stuart Hall sur le codage et le décodage à rompre définitivement avec le paradigme du public passif et à ouvrir la voie pour une nouvelle conception de la culture comme étant un moyen de résistance voué à contrecarrer les stratégies persuasives et d'assujettissement de l'industrie culturelle (Hoggart ; Hall).

La nouvelle perspective repositionne donc le récepteur/usager au rang de sujet critique pouvant se distancier et même refuser les productions et les discours hégémoniques de l'industrie culturelle et médiatique. En sortant définitivement du réductionnisme économique, les

penseurs de Birmingham s'intéressent aux médiations de type culturel et moral. En d'autres mots, ils posent clairement la question du rôle hégémonique des médias tout en reconnaissant les possibilités de construction de formes variées d'opposition et d'appropriation des productions médiatiques et culturelles. La culture devient alors le lieu où se produisent ces mêmes tensions.

Le processus fulgurant d'internationalisation de ce courant s'accompagne toutefois d'un processus moins visible de « domestication » (Neveu et Mattelart). Tandis que Stuart Hall insistait sur la centralité qu'a acquis la culture dans la gestion des sociétés et, donc, dans la façon d'envisager l'action politique, les nouvelles *Cultural studies* semblent avoir abandonné progressivement tout intérêt vers les dimensions géo-politiques et géo-économiques de la domination culturelle.

Encore une fois, convoquer les aspects du contexte historique apparaît indispensable : la genèse des *Cultural studies* est indissociable de l'émergence de la nouvelle gauche à la fin des années 1950 et de ses liens avec les mouvements sociaux et les milieux populaires. Or, ces connexions, entre les intellectuels et les acteurs contestataires, s'affaiblissent progressivement. Cette situation politique, aggravée par la crise du monde syndical et ouvrier et la fluctuation des oppositions politiques, contribue « à faire des héritiers des *Cultural studies* des orphelins de l'engagement » (Neveu et Mattelart : 38).

Ces changements semblent être à l'origine du fossé qui s'est creusé au fil du temps entre les « matérialistes » et les « nouvelles *Cultural studies* ». Cette opposition nous rappelle la polarisation entre « *Apocalittici e Integrati* », appréhendée d'une façon critique par Umberto Eco et ayant eu le mérite d'institutionnaliser le débat scientifique autour de la culture de masse (Eco). Ainsi, une partie peu nombreuse de chercheurs observe les transformations des processus de production industrielle des biens informationnels et culturels tandis que, en évacuant toute réflexion sur l'infrastructure économique, un nombre croissant de chercheurs, s'intéresse aux formes d'appropriation de ceux-ci de la part de publics variés. Le premier courant est porteur d'une critique totalisante et recherche les moyens d'une rébellion autrement et ailleurs par rapport aux lieux de la production culturelle capitaliste ; le deuxième, plus attentif aux dynamiques de formation et d'hybridation de la culture, recherche les ressources de la résistance à l'intérieur même des processus de réception et d'appropriation des œuvres de l'industrie.

Or, il ne s'agit pas ici de créer une hiérarchie dans les domaines de la critique mais plutôt de souligner les conséquences négatives impliquées par l'abandon progressif des dimensions structurelles et matérielles de la communication. Dans le cadre de la perspective matérialiste, la culture de masse ne peut pas être étudiée uniquement comme un moment isolé de rencontre entre un produit et son consommateur, entre un processus de création et un processus de réception. Elle ne correspond pas non plus à un répertoire de produits constamment réappropriables à partir des publics mais elle a « un caractère éminemment historique » (Mattelart 2015 : 147).

Les processus de communication et de production de biens culturels contribuent alors à déterminer un système de domination où toutes les composantes et les secteurs fonctionnent à l'unisson, non pas pour nous obliger ou nous contraindre mais pour produire et alimenter nos propres pratiques, nos espoirs et nos désirs. Si le sentiment de la privation est peut-être moins pénible que dans les siècles précédents, les formes de domination peuvent toujours être envisagées au niveau de la sphère matérielle. En effet, le mode de production contemporain, per-

mettant au monde entier de communiquer, s'exprimer, créer des liens et produire des connaissances, continue à profiter à une classe dominante peu nombreuse dont les moyens techniques et économiques s'accroissent d'une façon exponentielle. Ainsi, la croyance dans une forme égale de perméabilité de toute culture tombe face aux conditions inégales de production et de diffusion de biens symboliques dans le nouvel ordre technique et économique global.

Pratique, dispositif, pouvoir : une conception française de la domination

La tradition française des études en communication débute en 1960 avec la fondation du Centre des communications de masse (CECMAS) créé par le sociologue Georges Friedmann à l'intérieur de l'École pratique des hautes études. Edgar Morin et Roland Barthes, ayant inspiré la première tradition des *Cultural studies*, participent à la définition expérimentale de la recherche en communication. Toutefois, ce sont les théories de la domination de Pierre Bourdieu et de Michel Foucault, constituant deux orientations extrêmement originales dans le cadre de la pensée structuraliste, à avoir à notre sens le plus marqué l'approche critique de la discipline en France, comme à l'étranger⁴. Les outils conceptuels des deux penseurs revêtent un rôle primordial dans le développement des cadres théoriques des SIC et conditionnent donc fortement les formes d'appropriation des perspectives critiques internationales.

Pierre Bourdieu donne une contribution essentielle au développement critique du concept de « pratique » qui, condensé dans la notion complexe d'« habitus », devient la pierre angulaire d'une théorie systématisée de la domination symbolique. La pratique du langage, les schémas cognitifs et comportementaux ainsi que les activités et les habitudes des individus expriment de multiples manières les relations de pouvoir. Tout type d'interaction porte alors la trace de la structure sociale qu'elle exprime et qu'elle contribue en même temps à reproduire (Bourdieu 1991). Les pratiques prennent en effet leur sens dans les dynamiques conflictuelles du jeu social propres à chaque « champ » tout en étant en même temps liées et façonnées par la dotation en « capital » économique, social et culturel acquis dans le cadre des différentes étapes et sphères de la socialisation de l'individu.

La complexité de la praxéologie de Pierre Bourdieu réside également dans la disposition dialectique de ses outils théoriques. Ainsi, si l'on peut reprocher à Bourdieu d'avoir mis davantage l'accent sur les formes de la reproduction sociale, son modèle n'exclut pas les comportements et les formes d'agir stratégiques et ne renie pas non plus les compétences et les capacités singulières des sujets. En englobant le caractère passif et actif du comportement social, le concept d'« habitus » désigne donc soit un ensemble d'expériences sociales sédimentées soit un dispositif créateur de pratiques. En effet, s'il existe une homologie entre les habitus des individus appartenant à une même classe car répondant à un processus d'« intériorisation des mêmes structures fondamentales », ceux-ci ne correspondent pas non plus à des comportements impersonnels et identiques mais ils déterminent, au contraire, une multiplicité d'actions qui varient à partir du contexte et des prédispositions individuelles (Bourdieu 2000 : 284). On retrouve donc chez Bourdieu la dialectique entre libération et contrainte, entre dimension reproductive et créative de l'action sociale qui est essentielle pour appréhender les pratiques de l'information et de la communication au sens large.

⁴ Voir à ce propos la contribution de Sarah Cordonnier consacrée à l'émergence d'un discours international sur les sciences consacrées à la communication et parue dans le numéro précédent de cette même rubrique « Regards croisés », Revue française des sciences de l'information et de la communication.

L'attention accordée aux pratiques sociales traverse également l'œuvre de Michel Foucault. Si, pour Bourdieu, le concept d'« habitus » remplit une fonction totalisante, en dévoilant à la fois le processus d'objectivation et de subjectivation du réel, de la même façon, le concept de « dispositif » chez Foucault définit, à un moment historique et dans une société donnée, les schèmes d'interprétation et d'intériorisation de la réalité. Le dispositif constitue un ensemble hétérogène d'éléments reliés comprenant « des discours, des institutions, des aménagements d'architectures, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propos philosophiques, morales, philanthropiques ... » élaborés sous une « fonction stratégique dominante » (Foucault, 1977, p. 63-65). Comme pour l'habitus, le niveau des dispositions assume une importance particulière car le dispositif détermine à la fois la conduite et les activités des acteurs.

Dans « Surveiller et punir », la prison représente ainsi non seulement un système d'expiation des peines mais également un « dispositif » de contrôle social, un idéal-type du mécanisme coercitif et réglementaire sur lequel repose le fonctionnement de la société (Foucault 1975). En effet, c'est à travers la discipline imposée au corps, tant dans l'espace que dans la répétition temporelle, que l'individu intériorise les règles d'exclusion et d'intégration dans l'univers social⁵. Le dispositif du contrôle social agit donc non seulement d'une manière coercitive mais également à travers l'incorporation des pratiques quotidiennes et les prescriptions juridiques et institutionnelles. Dans l'idée de Foucault, différents dispositifs et « régimes de vérités » se superposent dans l'histoire en déterminant notre compréhension du monde. Le dispositif devient alors cette superposition de phases historiques, de modèles idéologiques et de systèmes de représentation. Le dispositif constitue en somme non seulement une technologie du pouvoir mais aussi un outil analytique pour regarder le monde.

Le philosophe renouvelle radicalement la conception du pouvoir et de son exercice, celui-ci ne se déploie plus par le biais de l'interdiction, de la hiérarchie et du cloisonnement mais le dispositif de surveillance dérive directement des conduites des sujets, elles mêmes reliées aux formes d'intériorisation et d'incorporation du contrôle social.

Le succès et l'immortalité du concept foucauldien de « dispositif » n'est pas à prouver. Dans le cadre des sciences de l'information et de la communication, la thèse de Foucault permet « d'identifier les dispositifs de la communication-pouvoir dans leur forme organisationnelle même » (Mattelart 2004 : 53). Il offre la possibilité de saisir les modes de production des discours autour de la technologie ainsi que les formes de la médiation technique imposant un cadrage matériel, normatif et disciplinaire, aux pratiques sociales.

CONCLUSION

Notre brève exploration des racines critiques des sciences de l'informations et de la communication montre que ces perspectives, nées à la croisée de différentes pensées, domestiques et internationales, ont subi de nombreuses réappropriations ou même, parfois, des révisions. Nous avons alors essayé de pointer quelques-unes de ces dynamiques progressives d'affiliation et de désaffiliation entre les SIC et la critique.

Un premier bilan concerne l'observation d'un phénomène historique de migration des pensées critiques vers une approche de la pratique. Les perspectives critiques dans l'étude de

⁵ Ici, le corps désigne les activités quotidiennes tandis que le dispositif indique le résultat, la structure travaillée, modifiée et adaptée par le biais de la discipline du corps (Foucault 1975).

la communication se diluent donc progressivement dans une grande diversité de productions scientifiques s'intéressant, d'une façon souvent située et *unidimensionnelle*, aux contenus et représentations médiatiques, aux identités de genre, aux usages des TIC dans différents contextes socio-culturels, aux pratiques de réception et d'appropriation des technologies et des produits culturels et informationnels de la part de publics variés (jeunes, fans, militants, patients, experts, amateurs...). En calquant les hypothèses de Michel de Certeau, tous les phénomènes communicationnels (soient-ils relatifs à la sphère publique, organisationnelle ou culturelle) ont été progressivement revus et ajustés à partir de l'assomption du rôle actif de l'acteur et de sa capacité à produire du sens, à générer du lien social, à décoder, à s'approprier voire à détourner les procédés et les produits de l'industrie culturelle. Toutefois, la tactique, c'est-à-dire la ruse de l'utilisateur, n'a pas de sens si on oublie qu'elle constitue une résistance face à l'agir stratégique (de Certeau). Or, le concept de « braconnage » de Michel de Certeau est souvent utilisé d'une façon a-critique qui omet par exemple son inscription dans le moment contestataire de Mai 1968 ainsi que la dialectique entre l'agir stratégique et l'agir tactique dont il est issu.

L'information-communication est alors souvent envisagée à partir de ses dimensions habilitantes et non pas ou, non plus, en tant que « structure » et « dispositif » pouvant brider et *discipliner*. Tout en adoptant un regard sélectif qui renvoie avant tout à la théorie habermasienne de la communication, Olivier Voirol évoque à juste titre l'idée d'un « glissement » du « paradigme de la domination » au « paradigme de l'activité » (Voirol). Se tourner vers l'activité n'est pas un mal en soi. Au contraire, cela nous permet de regarder la réalité à partir des manières dont les acteurs la décrivent, l'appréhendent, se l'approprient (Denouël et Granjon).

En remaniant les différentes perspectives critiques, un certain nombre de chercheurs produisent aujourd'hui des travaux théoriques et empiriques de qualité visant souvent à relever les nouveaux défis de la civilisation technique⁶. Parmi eux, Andrew Feenberg défend un projet d'émancipation original qui se fonde sur la création d'un cercle vertueux entre création technique (ayant l'effet de rationaliser les pratiques sociales) et idéal démocratique (reconduisible par exemple aux projets de protection de l'environnement, de préservation du bien commun, de justice sociale ou de participation politique).

Il ne s'agit pas alors de nier les capacités de résistance, les compétences communicationnelles ou les possibilités d'action des acteurs mais de dénoncer la dénaturation au fil du temps des outils théoriques de la critique par le biais du lissage de leur dimension polémique. Ainsi, certains concepts originellement ancrés dans la critique sociale (le « dispositif info-communicationnel », les « pratiques de communication » ou de « réception » des produits culturels) sont intégrés mécaniquement et d'une façon a-historique dans les protocoles de recherche des sciences de l'information et de la communication. L'oubli de la dimension historique de ces concepts, des conflits politiques et sociaux qui sous-tendent leur naissance s'accompagne également de l'abandon progressif des aspects liés à l'économie politique de la communication, aux contextes de production et à l'idéologie. En invitant les chercheurs à l'ultra-spécialisation, cette omission des structures pourrait amener à considérer les objets d'étude des SIC comme étant isolés, comme pouvant être saisis en dehors du cadre du capitalisme global et de la pensée néolibérale qui le nourrit. Or, cela nous paraît doublement erroné : d'une part, cet abandon

⁶ Nous pouvons mentionner à ce propos les contributions dans les domaines des « communs » (Dardot et Laval; Gensollen), du « digital labour » (Fuchs) ou des formes de la mobilisation numérique (Granjon 2017; Feenberg; Sedda 2017; Jouët et al....).

impliquerait une négation du lien consubstantiel que la communication entretient avec le pouvoir ; d'autre part, on perdrait, en conséquence de ce même abandon, les liens historiques et transdisciplinaires avec les fondements théoriques des SIC ayant pourtant contribué à leur processus de genèse à une échelle internationale.

Notre contribution doit ainsi être lue comme une double incitation à la création d'un espace de réflexion critique transnational et à la récupération de la dimension conflictuelle des outils analytiques de la discipline, indispensable pour appréhender une société qui a fait de la communication l'un de ses principaux instruments et enjeux ainsi que sa principale idéologie.

BIBLIOGRAPHIE

- BOLTANSKI Luc, 2009, *De la critique, précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU Pierre, 1991, *Langage et pouvoir symbolique*, Polity Press, (textes de l'édition de 1982 publiée par Fayard sous le titre *Ce que parler veut dire*).
- CERVULLE Maxime, QUEMENER Nelly et VOROS Florian, 2016, *Matérialisme, Culture et Communication, Tome 2, Cultural Studies, Théories féministes et décoloniales*, Presses des Mines.
- DARDOT Pierre et LAVAL Christian, 2014, *Commun, Essai sur la Révolution au XXI Siècle*, La Découverte, Paris.
- DENOUEL Julie, GRANJON dir., 2011, *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines.
- DE CERTEAU Michel, 1990, *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- ECO Umberto, 1964, *Apocalittici e Integrati*, Milano, Bompiani.
- FEENBERG Andrew, 2014, *Pour une théorie critique de la technique*, Lux Éditeurs.
- FLEURY Béatrice et WALTER Jacques, 2016, « De la critique en communication », *Questions de communication*, 29 | 2016.
- FOUCAULT Michel, 1977, « Entretien. Le jeu de Michel Foucault », *Ornicar*, vol. 10, n°63.
- FOUCAULT Michel, 1975, *Surveiller et Punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- FUCHS, Christian, 2014, *Digital Labour and Karl Marx*, New York, Routledge.
- GENSOLLEN Michel, 2004, « Économie non rivale et communautés d'information », *Réseaux* 2004/2, n° 124, 141-206.
- GEORGE Éric et GRANJON Fabien (eds), 2014, *Critique, sciences sociales et communication*, Éditions mare & martin, Media Critic.
- GRANJON Fabien, 2017, *Mobilisations numériques, politiques du conflits et technologies médiatiques*, Presses de Mines, collection « Sciences Sociales ».
- GRANJON Fabien, 2015, « Du matérialisme comme *principium* d'un agenda de la recherche critique en communication », *Questions de communication*, 28 | 2015,
- GRANJON Fabien, 2016a, *Matérialisme, culture et Communication, Tome 1, Marxismes, Théorie et sociologies critiques*, Presses des Mines.

- HALL Stuart, 1973, *Encoding and decoding in television discourse*, Centre for Cultural Studies, University of Birmingham.
- HELLER Thomas, 2015, « L'exigence de la critique », intervention au Séminaire doctoral « Approches critiques et SIC », laboratoire GERIICO, Lille 3.
- HELLER Thomas, HUET Romain et VIDAILLET B. (éds), 2013, *Communication et organisation, perspectives critiques*, Villeneuve D'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- HOGGART Richard, (1970), *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit.
- HORKHEIMER Max, 1974, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Traduction de Maillard C. et Muller S., Gallimard.
- HORKHEIMER Max et ADORNO Theodor W., (1974), *La dialectique de la raison*, Gallimard.
- MAGIS Christophe, 2014, « Art, culture et critique en communication : propositions pour une théorie des industries culturelles », dans GRANJON Fabien et GEORGE Éric, *Critique, Sciences sociales et communication*, Éditions Mare et Martin, 137-164.
- JOUET Josiane et al., « Faire des vagues. Les mobilisations féministes en ligne », *Réseaux* 2017/1, n° 201, 21-57.
- MAIGRET Éric et REBILLARD Franck, 2015, « Cultural studies et économie politique de la communication », *Réseaux*, 2015/4, n° 192.
- MATTELART Armand et Michèle, 2004, *Histoire des théories de la communication*, Éditions la Découverte.
- MATTELART Armand, 2015, *Communication, idéologie et hégémonies culturelles*, Presses des Mines.
- MATTELART Armand, 2014, « De la difficulté à penser l'international au regard de l'histoire : leçons d'un itinéraire intellectuel », dans GEORGE Éric et GRANJON Fabien (eds), *Critique, sciences sociales et communication*, Éditions mare & martin, 21-48.
- MATTELART Armand, 2010, *Pour un regard-monde, entretiens avec Michel Sénécal*, Paris, La Découverte.
- MATTELART Armand, 2001, *Histoire de la société de l'information*, Paris, La Découverte.
- MATTELART Armand, NEVEU Eric, 1996, « Cultural studies' stories. La domestication d'une pensée sauvage ? », *Réseaux*, v. 14, n°80, 11-58.
- RUEFF Julien, AUBIN France, 2016, *Perspectives critiques en communication*, Presses de l'Université du Québec.
- SEDDA Paola, 2017, « Les nouvelles politiques du conflit », *Variations*, n° 20 | 2017.
- VOIROL Olivier, 2014, « D'un paradigme à l'autre » Sur quelques glissements théoriques dans l'étude de la communication sociale », *Réseaux*, 2014/2 n° 184-185, 247-278.
- WEBER Max, 1921, « La domination légale à direction administrative bureaucratique ». Les Presses de l'Université du Québec, 1991, 347 p.